

Se remettre en question ?

- 7^{ème} Dimanche de Pâques, Année B -

24 Mai 2009

Jn 17, 11b-19

En cette journée consacrée dans l'Eglise à la Communication, la prière sacerdotale de Jésus, qui est l'évangile de ce dimanche, prend un relief particulier.

Je vous propose d'entendre la relecture que Jésus fait de sa propre vie comme un bilan de sa mission : « j'ai gardé mes disciples dans la fidélité à ton nom ; j'ai veillé sur eux ; je leur ai fait don de ta parole ; je les ai envoyés dans le monde ». Qui d'entre nous ne voudrait pouvoir dire cela au soir de sa vie : pouvoir faire un tel bilan irréprochable - de fidélité, d'attention, de générosité, de continuité ?

Il nous dit ce qu'il a fait pour que nous fassions pareil. Faites cela en mémoire de moi.

Remarquez surtout avec quelle sobriété, quelle simplicité, ce bilan est fait. Comme on est loin du satisfecit, de l'auto-promotion qui caractérise la scène publique !

Mais je voudrais donc vous parler de Communication, et je m'inspire à nouveau (*comme dimanche dernier*) de la Conférence donnée par le père Cantalamessa, le Prédicateur de la Maison pontificale, à Mexico au début de l'année (*dans le cadre de la VI^{ème} Rencontre mondiale des familles*). Il a en effet parlé du rapport de l'Eglise au monde : « nous nous trouvons face à une contestation apparemment mondiale du projet biblique sur la sexualité, le mariage et la famille. (...) Comment se comporter face à ce phénomène ? »

Sa réponse mérite d'être reprise :

« La première erreur à éviter, à mon avis, est de passer tout son temps à contrecarrer les théories contraires, finissant par leur donner plus d'importance qu'elles n'en méritent. Déjà pour le Pseudo Denys l'Aréopagite, la proposition de la vérité était toujours plus efficace que la réfutation des erreurs d'autrui ».

La proposition de la vérité est plus efficace que la réfutation de l'erreur. Autrement dit, cessons de nous empêtrer dans les polémiques. De chercher à prouver au monde qu'il a tort. Un peu comme on a cherché à prouver pendant des siècles l'existence de Dieu : le résultat parle de lui-même.

Une autre erreur, selon le Père Cantalamessa, consisterait à attendre un secours de l'Etat. D'imaginer dit-il que c'est le rôle des politiques de reconnaître le bien-fondé des positions de l'Eglise. Je le cite : « une autre erreur serait de miser sur les lois de l'Etat pour défendre les valeurs chrétiennes. Les premiers chrétiens ont changé les lois de l'Etat par leurs coutumes ; nous ne pouvons donc espérer aujourd'hui changer les coutumes avec les lois de l'Etat ».

Et il en arrive à ceci : « Le Concile a inauguré une nouvelle méthode : celle du dialogue et non de l'opposition au monde ; une méthode qui n'exclut pas l'autocritique ».

Le Concile « dit que l'Eglise est en mesure de tirer profit des critiques mêmes de ceux qui la combattent. Je crois que nous devons appliquer cette méthode également... Appliquer cette méthode de dialogue signifie chercher à voir si dans le fond même des contestations les plus radicales, il n'y aurait pas quelque point positif à accueillir. C'est l'antique méthode paulinienne qui consistait à tout vérifier et à ne retenir que ce qui est bon (cf. 1 Th 5, 21) ».

Voilà ce que je voudrais examiner avec vous : la possibilité de l'autocritique. C'est quelque chose qui fait peur, au sein de l'Eglise. Vous entendez comme moi ces protestations qui s'élèvent chaque fois qu'il s'agit de reconnaître ses torts, qui parlent – en quels termes et avec quelle impudence ! d'autoflagellation. Oubliant sans doute que l'autoflagellation, comme ils disent, a été pratiquée par des générations de Saints : cela s'appelait se donner la discipline. C'était le port du cilice, dont l'abandon est le pouvoir donné à toutes les pulsions. Je n'en fais pas l'apologie, mais je me méfie de tous ceux que cela répugne. Fermons la parenthèse. Et revenons à l'autocritique.

Comment faire pour entendre les reproches ? Vous connaissez ce dicton : « il n'y a que la vérité qui blesse ». Nous l'utilisions dans notre enfance pour jeter de l'huile sur le feu, pour exaspérer davantage l'interlocuteur, et attiser son indignation. « Ah, ah, ah, il n'y a que la vérité qui blesse ! » etc.

La formule est fautive dans son excès, parce que le mensonge blesse beaucoup plus, au même titre que l'injustice ou la trahison. Mais en même temps ce dicton dit quelque chose de vrai : de la même façon que le mensonge comporte une part de vérité, sans quoi il est inefficace, de la même façon la critique, même fautive, même excessive, même injuste, contient quelque chose à entendre. C'est ce que dit le Père Cantalamessa : accepter le dialogue « signifie chercher à voir si dans le fond même des contestations les plus radicales, il n'y aurait pas quelque point positif à accueillir. C'est l'antique méthode paulinienne qui consistait à tout vérifier et à ne retenir que ce qui est bon »...

La première condition de l'autocritique, de la possibilité de se remettre en question, est l'humilité : sommes-nous, dans l'Eglise, capables de renoncer à un certain nombre de marques d'égard, de richesses, de formes de pouvoir – auxquelles nous pourrions pourtant être en droit de prétendre (au nom de notre héritage) ?

Sommes-nous prêts à être maltraités, injustement condamnés, comme le Christ l'a été ? Ou allons-nous, comme n'importe quelle autorité morale, nous draper dans notre dignité ? Jésus, lors de son procès, du simulacre de procès qui conduit à son martyre, exprime-t-il une indignation humaine telle que nous la connaissons : « est-ce que tu sais à qui tu parles ? » ? Au contraire, il est remarquable que ce soit le garde du Grand prêtre qui lui dise cela, en le giflant : « est-ce ainsi que tu réponds au Grand prêtre ? ».

Dans le commentaire que Benoît XVI a donné (*lors de la Messe chrismale*) de l'évangile que nous entendons en ce dimanche, et de cette phrase de Jésus (« consacre-les par la vérité »), le Pape a rappelé : « S'unir au Christ suppose le renoncement ». Et il a cité saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20) ».

S'unir au Christ suppose le renoncement.

La 2^{ème} condition pour pouvoir se remettre en question, après un minimum d'humilité, est une égale mesure de lucidité – j'allais presque dire d'humour, disons au moins de recul. Le haut-le-cœur qu'ont certains Chrétiens lorsqu'on leur parle de discipline et d'auto-flagellation dit à quel niveau d'hyper-sensibilité nous sommes arrivés. Etre contestés, et même ridiculisés n'est pas dramatique. Demandez aux parents ce qu'ils vivent avec leurs enfants adolescents : il y a de quoi faire un drame ?

Je sais que certains Catholiques en France n'hésitent pas à parler de persécution, à propos de certaines formes de discrimination ou d'ostracisme. Gardons quand même leur sens aux mots que nous employons : il y a des chrétiens persécutés, dans de très nombreux pays musulmans et dans les pays communistes. Mais le mot est-il convenable en Europe ? En comparaison de ce que nos frères endurent et subissent ?

Comment pouvons-nous demander au monde d'entendre ce que nous voulons lui dire, si nous refusons nous-mêmes d'entendre les critiques qu'il nous adresse ? Il y a des gens qui se sentent agressés ou menacés par l'Eglise. Le Christ le savait quand il disait, en annonçant l'Esprit-Saint, que « l'heure vient où tous ceux qui vous tueront s'imagineront offrir ainsi un sacrifice à Dieu » (Jn 16, 2).

Notre Dieu est contraire à leur idée de Dieu. Il ne s'agit donc pas de leur opposer notre idée comme meilleure, mais de leur opposer l'attitude même de Dieu : l'attitude du Christ pendant sa Passion. L'attitude de Dieu, sa patience à l'égard de notre monde : pourquoi serions-nous moins tolérants nous-mêmes que notre Seigneur ? Parce que nous avons peur, face au monde, d'être contaminés ? Ce n'est pas comme ça que ça s'attrape.

Ces deux conditions de base à l'autocritique, l'humilité et la lucidité, sont indispensables pour reconnaître le mal et l'erreur.

Fin avril, le directeur de la salle de presse du Saint-Siège, le père Lombardi sj, recevant le titre de docteur « honoris causa » près l'Université pontificale de Salamanque, expliquait que les crises de communication de ces derniers mois avaient permis d'aborder certains sujets « avec davantage de sérieux, de largeur de vue et de prise de conscience qu'auparavant ». Il estimait par exemple « que la clameur suscitée par les déclarations (négationnistes) a permis de faire connaître de façon plus approfondie et définitive les véritables positions du pape et de l'Eglise » etc. Oui, j'ai vu des gens venir se confesser à cause du débat sur l'antisémitisme ou sur l'avortement. Mais ce n'est pas parce que de tout mal le Seigneur peut sortir un bien, que l'on peut ainsi exagérément « positiver ». Il faut savoir reconnaître ses erreurs.

Ce qui nous amène à la 3^{ème} condition de l'autocritique, laquelle se présente comme une sorte de cocktail ou de recette avec ses trois ingrédients : il faut une bonne mesure d'humilité, une égale mesure de lucidité, et vous noyez tout cela (comme disent les barmen) dans la confiance. Ne pensez pas immédiatement confiance en soi : elle est dangereuse quand elle est excessive. Il s'agit d'une relation, d'un climat de confiance : la remise en question n'est possible qu'avec quelqu'un qui t'aime, en qui tu aies confiance. Sinon l'autocritique n'est pas possible, pour la simple raison qu'il n'est pas possible de prendre cette distance par rapport à soi-même sans se perdre s'il n'y a pas quelqu'un pour nous rattraper.

Vous comprenez pourquoi il y a une haine du monde (dont parle Jésus) dont il faut se protéger, et qui ne permet pas, face à la mauvaise foi, de reconnaître publiquement nos torts. Mais Dieu est plus grand que notre cœur.